



**HAL**  
open science

## Fontenelle et la réhabilitation de la 'libido sciendi' dans les écrits académiques

Maria-Susana Seguin

► **To cite this version:**

Maria-Susana Seguin. Fontenelle et la réhabilitation de la 'libido sciendi' dans les écrits académiques. Gianni Paganini; Jean-Charles Darmon. Le plaisir des modernes, Hermann, inPress. hal-01996781

**HAL Id: hal-01996781**

**<https://hal.science/hal-01996781v1>**

Submitted on 28 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## FONTENELLE ET LA REHABILITATION DE LA *LIBIDO SCIENDI* DANS LES ECRITS ACADEMIQUES.

« Je croirais sur les étoiles tout ce que vous voudrez pourvu que j'y trouve mon plaisir »<sup>1</sup>, déclarait la marquise des *Entretiens sur la pluralité des mondes* au philosophe qui, dans le célèbre texte de Fontenelle, lui dévoilait les secrets de l'univers. Cette formule, parmi d'autres du même type, a longtemps résumé le projet de l'auteur aux yeux non seulement d'une partie de ses lecteurs, mais aussi d'une partie de la critique qui fit de Fontenelle le père de la vulgarisation scientifique, l'auteur capable de semer de roses l'épineux champ de l'astronomie, et d'agrémenter la physique cartésienne du langage de la galanterie mondaine, comme s'il s'agissait pour lui de simplifier le discours scientifique en le réduisant à une série de jeux de langage que le public non initié aux nouveaux savoirs pouvait alors comprendre, apprécier, et plus facilement adopter. Le fait que Fontenelle accède, peu de temps après la publication des *Entretiens sur la pluralité des mondes* à l'Académie royale des sciences (qu'il rejoint en 1697), et qu'il devienne dès 1699 le premier secrétaire perpétuel de la compagnie renouvelée, semblait confirmer cette idée : Fontenelle aurait ainsi passé plus de quarante ans à résumer pour le public mondain les travaux des « vrais » académiciens, faisant régulièrement l'éloge des savants qui avaient consacré leur vie à la recherche des secrets de la nature, contribuant tout au plus à imposer la figure d'un héros moderne, celle de l'homme de science. C'est d'ailleurs le sens même de la critique que lui adressera plus tard Voltaire, non sans une pointe de mauvaise foi, quand il fait de lui le prétentieux secrétaire de l'Académie des sciences de Saturne à qui le jeune Micromégas explique, de manière ferme : « Je ne veux point qu'on me plaise [...], je veux qu'on m'instruise »<sup>2</sup>, contestant toute dimension proprement philosophique à l'œuvre de son illustre prédécesseur, ou plutôt, arrachant la recherche du savoir positif à toute forme de travail formel sous l'emprise d'une sensibilité mal placée.

On sait désormais que l'idée d'un Fontenelle vulgarisateur des nouveaux savoirs est pour le moins une réduction, sinon une trahison des véritables intentions de l'auteur. On connaît bien mieux aujourd'hui les intentions réelles de l'auteur des *Entretiens sur la pluralité*

---

<sup>1</sup> *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd., introduction et notes par Christophe Martin, Paris, Flammarion, 1998, p. 160.

<sup>2</sup> Voltaire, *Micromégas*, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, 1979, coll. « La Pléiade », chapitre II, p. x.

*des mondes*<sup>3</sup>. On sait aussi que le travail de Fontenelle à l'Académie des sciences participe d'un projet politique initié, entre autres, par l'Abbé Bignon, et qui fait de la promotion et de la diffusion des travaux scientifiques l'un des instruments les plus puissants de la monarchie absolutiste<sup>4</sup>. On sait surtout que derrière ces exercices de style se cache une véritable intention philosophique dont la radicalité se lit malgré tout sous les apparences de la galanterie et dans les replis d'une écriture oblique qui ne se dévoile qu'aux yeux de ceux qui, comme la Marquise des *Entretiens*, acceptent de se donner la peine d'abandonner les idées reçues pour découvrir les plaisirs associées aux usages de la raison<sup>5</sup>.

Il semble donc évident que l'une des particularités de l'œuvre de Fontenelle à l'Académie des sciences est de réhabiliter la *libido sciendi* à une époque où il convient d'être « ignorant par bienséance »<sup>6</sup>, comme il se plaît lui-même à le souligner dans l'éloge qu'il écrit pour le Marquis de l'Hôpital. Comme l'a montré Claudine Poulouin à propos de la *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique* (c'est-à-dire le texte inaugural de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*), Fontenelle s'inscrit clairement dans une polémique contre la morale janséniste et sa condamnation, dans le sillage de l'augustinisme, de la *libido sciendi*, et plus spécifiquement contre la pensée de Pascal, à qui il oppose le « pari d'une culture moderne »<sup>7</sup>, où l'infini des possibles de la nature et des raisonnements qu'elle permet s'oppose définitivement à la connaissance par les ressorts du cœur d'un dieu caché pour l'amour duquel il faudrait renoncer à la raison. L'intertexte pascalien transforme d'ailleurs cette préface en un véritable « entretien » philosophique, toujours plaisant, brillant même,

---

<sup>3</sup> En attendant l'édition des *Entretiens sur la pluralité des mondes* à paraître dans les *Œuvres complètes de Fontenelle*, sous la direction de Claudine Poulouin, voir l'introduction proposée par Christophe Martin à l'édition déjà mentionnée.

<sup>4</sup> Sur l'Académie des Sciences voir René Taton, *Les Origines de l'Académie des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966 ; Roger Hahn, *L'Anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des sciences de Paris, 1666-1803*, Paris, éd. des Archives contemporaines, 1993, et plus récemment Éric Brian et Christiane Demeulenaere-Doutère, dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherche*, Londres — Paris — New York, Lavoisier, coll. Tec & Doc, 1996 ; David J. Sturdy, *Science and Social Status. The Members of the Académie des sciences, 1666-1750*, Woodbridge, The Boydell Press, 1995 ; Simone Mazauric, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007.

<sup>5</sup> Voir, entre autres, Maria Susana Seguin, « Rhétorique scientifique et épistémologie dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* », dans *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006, Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 147-159 ; « Du classement des savoirs à la construction discursive de la science », dans *Deviser, diviser. Pratiques du découpage et poétiques du chapitre de l'Antiquité à nos jours*, ouvrage dirigé par Sylvie Triaire et Patricia Victorin, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2011, p. 179-196 ; dossier « Fontenelle », sous la direction de Maria Susana Seguin et Mitia Rioux-Beaulne, *Dix-huitième siècle* n° 44, 2012, p. 329-398.

<sup>6</sup> Fontenelle, *Éloge du Marquis de l'Hôpital, Histoire de l'Académie des sciences pour 1706*, p. 126. Le titre exact de la publication est *Histoire de l'Académie royale des sciences, année [...] avec les Mémoires de Mathématique et de Physique pour la même année, tirés des registres de cette Académie*. Conformément aux usages, nous renverrons désormais aux différents volumes de la collection en abrégé, *HARS*, suivi de l'année.

<sup>7</sup> Claudine Poulouin, « La *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique* de Fontenelle ne vise-t-elle qu'à rendre le progrès des sciences visible aux yeux du monde ? », *Revue Fontenelle*, n°4 / 2006, p. 61-78.

grâce auquel Fontenelle expose un « art de raisonner » en moderne tout en défendant l'utilité des recherches savantes sur des matières épineuses, et de l'institution qui désormais les protège et les finance, l'Académie royale des sciences.

On peut sans doute aller plus loin et affirmer que la défense de la *libido sciendi* mise en place par Fontenelle dans les volumes de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* repose sur un véritable projet « moderne », qui récupère les traditions philosophiques pour mieux les dépasser, et qui se traduit par une méthode où l'on reconnaît sa propre conception du « plaisir de la raison » et son articulation à une philosophie morale. Expliquer en quelques pages cette méthode serait sans doute trop long, elle s'étend sur plus de quarante années de travail académique. Je me contenterai donc d'exposer ici en quoi cette méthode retrouve certains principes de l'épicurisme, détachant Fontenelle de son image cartésienne, et de montrer de quelle manière la réhabilitation de la *libido sciendi* s'inscrit dans la conception fontenellienne de l'histoire de l'esprit humain, et au-delà, dans une définition de la philosophie qui est déjà aussi celle des Lumières.

Fontenelle prend très au sérieux sa charge de secrétaire de l'Académie des sciences, au point d'y sacrifier une bonne partie de sa production littéraire personnelle<sup>8</sup>. Or, si le secrétaire de l'Académie s'attache à satisfaire scrupuleusement les exigences de sa fonction, l'écrivain Fontenelle n'en tire pas moins un parti personnel de ce travail d'écriture de l'histoire de la science au quotidien. De ce point de vue, l'*Histoire de l'académie des sciences* constitue un prolongement naturel de son travail d'historien de l'esprit humain, de moraliste et de philosophe, une occasion non seulement de témoigner des conquêtes scientifiques dont l'esprit humain se rend capable dans le temps, mais aussi de vérifier la possibilité même de produire un discours de savoir digne de ce nom et d'en légitimer l'existence et la nature. La rédaction des volumes annuels de l'histoire de l'institution lui offre alors l'occasion de confronter ses propres idées à l'expérience concrète de la science en action et de dépasser le travail d'interprète des nouveaux savoirs pour faire des écrits académiques un outil de conversion du lecteur au « parti de la philosophie »<sup>9</sup>.

Dans un article très éclairant, Sophie Audidière analyse comment l'idée de *libido sciendi* est reconfigurée dans un autre texte de Fontenelle, le traité *Du Bonheur*, qui paraît une première fois en 1714, dans une édition clandestine, puis en 1724, en même temps que *De*

<sup>8</sup> Pendant les années de son secrétariat à l'Académie des sciences, Fontenelle ne publie qu'un seul ouvrage, fruit également de son activité scientifique, les *Éléments de la géométrie de l'infini* (1727), mais il compose plusieurs pièces de théâtre : *Macate* (1720), *Le Tyran* (1724), *Abdalonime* (1725), *Henriette* (1740) et *Lysianasse* (1741).

<sup>9</sup> Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, op. cit., p. 57.

*l'origine des fables*. Ce qui apparaît dans *Du Bonheur* comme une redéfinition centrale et nécessaire d'un concept de la philosophie morale classique, et de la philosophie épicurienne en particulier, se déploie, dans les écrits académiques comme un principe esthétique et épistémologique central : la mise en place d'une expérience esthétique sensible indispensable à toute forme de plaisir intellectuel, une invitation subtile au lecteur mondain à s'approprier les mécanismes de la réflexion philosophique, dont la difficulté et l'effort sous-jacent sont également une source de plaisir (et qui va bien plus loin que l'idée de simplification sous-jacente au principe de vulgarisation). Ce dispositif permet donc de voir émerger une autre forme de plaisir plus épuré, réservé à ceux qui sont disposés naturellement à la philosophie et au savoir, une forme de « méta-plaisir », celui de l'esprit qui se pense en train de penser, un état et non une action, et qui apparaît comme une revendication de la raison sensible à une forme de *libido sciendi* ultime et autrement plus radicale, puisqu'elle élimine toute forme de transcendance, rendant ainsi le philosophe maître unique de son existence et du bonheur auquel il peut prétendre.

Sophie Audidière tire de son analyse une interprétation du dispositif pédagogique mis en place dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et montre comment le plaisir du texte n'apparaît pas seulement comme un amusement savant, mais comme le point de départ, le déclencheur, d'un processus plus complexe et douloureux par lequel le lecteur est invité à mettre à distance le savoir scientifique et à s'approprier les mécanismes des réflexion propres à la nouvelle philosophie. Ce dispositif repose sur l'existence d'une expérience esthétique préalable (celle du théâtre et de l'opéra) qui n'est pas qu'un agrément discursif, mais un véritable ressort de l'argumentation : Fontenelle convainc son lecteur parce qu'il plaît, mais d'un plaisir qui, au bout, « ne fait rire que l'esprit »<sup>10</sup>, pour reprendre les termes du philosophe des *Entretiens*.

Ce principe reste à l'œuvre dans *l'Histoire de l'Académie des sciences*, même si la nature formelle du texte nous place dans un contexte différent de celui de la fiction inaugurale des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, mais qui sans doute correspondent mieux à ce plaisir dans l'effort que définit le traité *Du Bonheur*, puisqu'il est sans doute moins évident de faire aimer des comptes rendus d'anatomie, de chimie ou de mathématiques que de faire découvrir les ressorts cachés du théâtre céleste dans les *Entretiens*. Dans *l'Histoire*, c'est dans le dispositif rhétorique qu'apparaît le travail d'éveil de la curiosité du lecteur. Ainsi de la pratique de formes propres à la littérature morale, qu'illustre par exemple l'utilisation

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 61.

fréquente de l'interrogation rhétorique et du paradoxe, qui mettent en place une stratégie persuasive efficace à l'intention du lecteur, agissant comme une *captatio benevolentiae* d'autant plus nécessaire que l'intérêt de certains articles de l'*Histoire de l'académie des sciences* n'est pas une évidence en soi. Ces procédés éveillent la curiosité du lecteur, suscitent même son émerveillement devant des sujets apparemment sans importance, comme peut l'être l'anatomie des moules d'étang, qui réservent pourtant bien des surprises :

Qui croirait qu'il y a un animal qui ne reçoit sa nourriture, et ne respire que par l'anus, qui n'a ni veines ni artères, en qui il ne se fait point de circulation ? [...] C'est la moule d'étang, dont M. Méry a démêlé la structure, malgré sa figure informe, et rebutante par son excessive singularité<sup>11</sup>.

De même, la pratique du paradoxe en exorde des articles apparaît comme un moyen d'inviter le lecteur à dépasser l'apparente contradiction que pose le problème mathématique ou physique traité dans le mémoire ou le travail commenté par le secrétaire de l'Académie, et à « transform[er] le paradoxe en opinions orthodoxes, sujettes elles-mêmes à évoluer au fil des découvertes »<sup>12</sup>. Cette pratique est fréquente dans l'écriture fontenellienne. C'est un paradoxe qui ouvrait déjà la *Digression sur les Anciens et les Modernes*. C'est aussi sur un mode paradoxal que Fontenelle faisait se rencontrer les devisants des *Nouveaux Dialogues des morts*<sup>13</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve cette pratique en ouverture de nombreux articles de l'*Histoire de l'académie des sciences*, car le paradoxe cristallise non seulement la difficulté du travail des savants, mais aussi la complexité de la nature, qui semble constamment leur échapper, mettant en place un jeu permanent qui donne à la science une dimension presque ludique, voire galante : le savant cherche constamment à découvrir les secrets d'une nature qui, toujours personnifiée, dotée d'une énergie propre, se cache de manière capricieuse ou varie constamment et presque sous les yeux des hommes ses manifestations. Cette construction rhétorique rappelle ainsi constamment que les sciences exigent « une activité inquiète, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire »<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> « Sur les moules d'étang », *HARS* pour 1710, p. 30.

<sup>12</sup> Lyndia Roveda, « Interrogation, sentence et paradoxe : la rhétorique de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, *Revue Fontenelle*, n°4-2006, p. 173.

<sup>13</sup> Qu'il s'agisse de la rencontre entre deux personnages que rien ne semble destiner à se rencontrer, comme le philosophe Straton et le peintre Raphaël, Sénèque et Scarron, ou de la nature et des conclusions de leurs échanges, comme dans le cas du dialogue entre Charles-Quint et Érasme, ou celui entre Platon et Marguerite d'Écosse, parmi tant d'autres.

<sup>14</sup> Compte rendu de la lettre de Dortous de Mairan au père Dominique Parennin, missionnaire jésuite en Chine, *HARS* pour 1732, p. 24.

Piquer au vif la curiosité du lecteur, remettre constamment en cause les idées reçues, permet alors de procéder à une mise à distance de l'objet étudié pour insister ensuite sur les exigences d'une modalité réflexive capable, si ce n'est de produire la vérité, au moins d'éviter l'erreur. Parmi les principes pratiqués par Fontenelle, on peut observer la constante réflexion sur la valeur du langage employé, notamment pour ce qui est de la physique qui, contrairement aux mathématiques dotées d'un langage propre, est obligée d'emprunter le langage vernaculaire, dont la valeur de représentation laisse à désirer et ouvre les portes à l'élaboration des fables, suivant en cela les mécanismes de l'esprit humain dénoncés par l'auteur lui-même dans le *Traité des Oracles* ou *De l'origine des fables*. Fontenelle trahit encore une fois la proximité de sa pensée à toute une tradition philosophique qui l'éloigne de son étiquette cartésienne. La déficience du langage comme médiateur d'un discours de savoir est un point commun à de nombreux philosophes, que Fontenelle rencontre ici de manière claire : de Bacon à Spinoza, en passant par Locke et le disciple de Gassendi, Bernier, tous ont manifesté cette même méfiance à l'égard des mots et de leur pouvoir de représentation de la réalité physique<sup>15</sup>.

Il n'est donc pas étonnant d'observer dans les comptes rendus de physique des remarques proprement métalinguistiques, destinées à préciser le sens d'un mot dont l'usage ne semble pas tout à fait approprié dans le contexte, mais dont on ne peut se passer, faute de mieux. Tel le fameux compte rendu consacré à l'anatomie de la moule d'étang, dans lequel Fontenelle se sent obligé de rectifier la description que Méry donne de la « tête » de ces animaux, ou plutôt « [c]e qu'on peut appeler tête dans la moule, quoiqu'on n'y trouve point d'yeux, ni d'oreilles, ni de langue, mais seulement une ouverture qu'on peut appeler bouche [...] »<sup>16</sup>. Ici, l'emploi du terme « tête », utilisé par analogie avec l'anatomie humaine, apparaît comme totalement déceptif, l'accumulation de négations qui le définissent le vidant finalement de sa substance, à l'exception d'une unique concession (« mais seulement ») qui est à son tour placée sous le régime de la remarque métalinguistique (« une ouverture qu'on peut appeler bouche »). Or, l'emploi du mot paraît inévitable : il s'agit d'un socle linguistique nécessaire à un raisonnement de type analogique, auquel la stratégie discursive employée doit donner un statut proprement scientifique.

---

<sup>15</sup> Voir à ce propos les rapprochements opérés par Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972, p. 550. A propos de la place particulière que prend cette réflexion dans la pensée de Spinoza, voir l'article de Laurent Bove, « La théorie du langage chez Spinoza », *L'Enseignement philosophique*, n°4, mars-avril 1991. Disponible sur <http://hyperspinoza.caute.lautre.net/spip.php?article1575>

<sup>16</sup> « Sur les moules d'étang », *HARS* pour 1710, p. 30-31.

Les précautions langagières apparaissent ainsi comme un des préalables indispensables à l'élaboration d'un savoir fiable auxquels il faut préparer le lecteur. De même, Fontenelle met en garde contre toute tentation d'interprétation faisant appel au « merveilleux », dont l'*Histoire des oracles* et *De l'origine des fables* avaient déjà dénoncé les dangers. Ainsi de cette étrange « fontaine brûlante », dont l'existence avait été signalée à l'Académie par un correspondant, et qui, après vérification, s'était révélée une croyance populaire sans fondement. Le commentaire de Fontenelle reprend les termes mêmes qu'il avait utilisés dans l'*Histoire des oracles* au sujet de la célèbre « dent d'or » : « La fontaine brûlante n'est point une fontaine [...] Il est bon de s'assurer exactement des faits et de ne pas chercher la raison de ce qui n'est point »<sup>17</sup>.

La précision dans le langage se double également d'une pratique rigoureuse de la représentation sensible des phénomènes étudiés. Les comptes rendus de physique ou de médecine accordent donc une place centrale à la description circonstanciée des observations, même mineures, et au récit rigoureux des expériences conduites par les auteurs des mémoires. Cette pratique apparaît comme la traduction discursive d'une exigence épistémologique : l'observation rigoureuse de la nature est pour Fontenelle un stade premier de la pensée, un outil complémentaire et indispensable de la raison humaine. Le philosophe des *Entretiens* n'expliquait pas autre chose à la marquise, quand il lui indiquait que « les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient pas »<sup>18</sup> ... ce qui se traduit, dans les volumes de l'*Histoire de l'académie des sciences* par une forme d'exigence dans l'observation : il faut observer « avec de certains yeux »<sup>19</sup>.

Voir « avec des yeux de physicien »<sup>20</sup>, pour reprendre l'expression de Fontenelle, implique l'intention de dépasser les apparences, d'appréhender le monde sensible en faisant abstraction de toute considération personnelle ou utilitaire, de toute détermination causale ou finale et de combler le vide langagier par le biais d'un discours en adéquation avec le monde sensible, une attitude qui distingue le philosophe de l'homme ordinaire, le « machiniste » du public d'opéra, et qui évite de tomber dans les erreurs à l'origine des fausses croyances et des fables. Le regard du savant transforme donc le statut des faits naturels et élève à une forme de dignité nouvelle certains domaines du savoir qui peuvent rebuter le lecteur de l'*Histoire de*

<sup>17</sup> « Sur les singularités de l'Histoire Naturelle de la France », *HARS*, 1699, p. 23. C'est par ces termes que s'ouvre, dans l'*Histoire des Oracles* (1686), le récit de la célèbre « dent d'or » : « Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point », *OC*, t. II, p. 161.

<sup>18</sup> *Entretiens*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>19</sup> « Sur la perpendiculaire des tiges des plantes, par rapport à l'horizon », *HARS* pour 1700, p. 71.

<sup>20</sup> « Observations sur les singularités de l'histoire naturelle de France », *HARS* pour 1699, p. 23.



*l'Académie des sciences*, ou dont l'utilité pratique immédiate peut échapper au commun des hommes.

Les « yeux » des savants ne sont certes pas infaillibles, « les yeux aidés des meilleurs microscopes ne peuvent aller que jusqu'à un certain point, après quoi c'est à la raison à deviner, et par conséquent c'est là que commence le péril de se tromper, si cependant les yeux eux-mêmes n'ont pas déjà aussi un peu deviné à leur manière »<sup>21</sup>, observe Fontenelle à propos d'un mémoire du médecin Winslow sur le fonctionnement des glandes. Cela dit, la méfiance à l'égard du monde sensible et du pouvoir trompeur de nos sens (très cartésienne) n'est chez Fontenelle que relative. La possibilité d'un savoir sur la nature ne s'en trouve pas diminuée, si tant est que le savant est capable de développer sa « vision », soit à travers des outils techniques (le microscope par exemple), soit à travers des outils conceptuels (la méthode scientifique). La métaphore de la vue est alors utilisée pour désigner les différentes activités intellectuelles qui permettent d'élaborer un savoir sur la nature. Rappelons à ce titre ce que suggérait Fontenelle à propos des expériences menées par les académiciens au sujet de la moelle épinière :

Il n'y a rien dans les animaux qui n'ait sa structure particulière et organique, et si le premier coup d'œil ne nous la découvre pas, la recherche de la dissection, ou le microscope, ou le raisonnement nous la découvriront : *trois manières différentes de voir*, qu'il faut ajouter à notre vue simple et ordinaire, et qui vont infiniment plus loin<sup>22</sup>.

Le regard sur la nature qu'élabore le discours agit alors comme un outil de l'esprit dans son effort d'interprétation : « Tout sujet exactement considéré devient infini, — remarque Fontenelle à propos d'un mémoire sur les cordes vocales et la formation de la voix — et l'attention est une espèce de microscope, qui le grossit et le multiplie toujours, à proportion qu'elle est plus parfaite »<sup>23</sup>.

Ce détail me semble significatif, car, comme le montre Olivier Bloch<sup>24</sup>, la vision joue aussi un rôle majeur dans la philosophie de Gassendi, parce qu'elle permet de fonder le savoir scientifique sur une approche objective des phénomènes, et constitue l'un des clivages majeurs avec la philosophie cartésienne<sup>25</sup>. Dans le cas de Fontenelle, le choix d'une stratégie rhétorique destinée à constamment « faire voir » dans le texte permet d'ailleurs d'augmenter

<sup>21</sup> « Sur les filtrations ou sécrétions des suc dans les glandes », *HARS* pour 1711, p. 19.

<sup>22</sup> « Sur la structure de la moelle », *HARS* pour 1714, p. 14. Je souligne.

<sup>23</sup> « Sur la formation de la voix », *HARS* pour 1706, p. 15.

<sup>24</sup> Voir Olivier Bloch, *La Philosophie de Gassendi. Nominalisme, matérialisme et métaphysique*, La Haye, M. Nijhoff, 1971, ch. I : « Le problème de la vision ».

<sup>25</sup> Cf. Isabelle Moreau, « Guérir du sot ». *Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*. Paris, Honoré Champion, 2007, « *O mens !* » « *O caro !* » La controverse entre Descartes et Gassendi, p. 400-425.

l'effet de loupe de cet instrument qu'est le langage. Ainsi, l'utilisation du principe d'analogie, justifié aussi bien par la forme générique que par l'approche sérielle mise en place dans le texte<sup>26</sup>, démultipliant les regards, superposant les informations, permet ensuite de franchir une étape supplémentaire dans la conceptualisation de la nature. La stratégie des regards multiples, parmi lesquels il semble qu'on peut compter les « vues de l'esprit » que constitue le discours sur la nature ou encore le recours aux voyages imaginaires comme une forme d'expérience de pensée<sup>27</sup>, devient non seulement une attitude esthétique, mais un principe épistémologique fondamental.

L'élaboration d'un savoir sur la nature repose alors sur la diversification des modalités d'analyse, ainsi que sur la multiplications des observations que les savants portent sur elle au cours de leur vie, et au-delà, dans le cours de l'histoire de l'esprit humain. La prise de position épistémologique n'est certes pas propre à Fontenelle, observation et expérimentation étaient les deux principes sur lesquels l'institution de l'Académie des Sciences fondait son travail (selon le modèle baconien). L'originalité de Fontenelle est de faire du discours sur la science, celui-là même qu'il élabore en tant que secrétaire perpétuel de l'institution, une autre forme de saisie du monde sensible, de représentation de la nature, grâce à laquelle le savant peut par la suite élaborer un savoir positif et qu'il offre au lecteur comme un moyen de participer à la élaboration de ces savoirs. Fontenelle opère ainsi un renversement de perspective épistémologique : dans le discours sur la Nature, il est impossible « d'écarter les faits », car, comme chez Gassendi, ce ne sont pas les principes qui rendent possible la construction d'un savoir, c'est le savoir en construction par le discours qui révèle les lois. Et ce travail d'écriture comme saisie de la nature, mis en pratique dans l'écriture continuelle que suppose le rôle de secrétaire perpétuel, n'est efficace que dans la mesure où il acquiert une dimension historique. Ainsi, la précision du langage augmentant au fur et à mesure que les connaissances se précisent, la construction du discours scientifique et du savoir qu'il représente se confond avec l'écriture de l'*Histoire de l'Académie des sciences*, et de manière plus large, avec une conception historique des connaissances, parfaitement compatible avec celle que Fontenelle défendait dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes* :

---

<sup>26</sup> Maria Susana Seguin, « Fontenelle à l'Académie des Sciences : de l'approche sérielle à l'approche historique », dans *Séries et variations. Études littéraires offertes à Sylvain Menant*, Paris, PUPS, 2010, p. 123-136.

<sup>27</sup> Maria Susana Seguin, « Le statut discursif de la Lune entre fictions et mathématiques dans les écrits de l'Académie des Sciences », dans *La Lune au XVII<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Chantal Grell, Turnhout, Brepols, 2014, p. 185-202.

le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant *de nouvelles vues*, perfectionne aussi la manière de les apprendre en l'abrégeant, et fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux sciences<sup>28</sup>.

Cette conception épistémologique est à la source de l'esthétique du « faire voir » que Fontenelle développe, dans l'*Histoire de l'académie des sciences* : utilisation récurrente de l'hypotypose, multiplication des images sensorielles, précision minutieuse de la description qui ne tient compte ni de la morale ni de la bienséance. La perspective historique transparait également dans le traitement générique d'ensemble qui caractérise le travail de Fontenelle, l'approche sérielle et la rhétorique de l'analogie apparaissant ainsi comme autant de stratégies discursives permettant de transformer la représentation de la nature en une structure analytique indispensable à l'élaboration d'un discours de savoir inscrit dans le temps.

Ces pratiques rhétoriques et discursives (nous aurions pu parler de l'usage légitime de la fiction en science) montrent en réalité à quel point les volumes de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* est sous-tendu par un projet philosophique bien plus ambitieux, et en particulier par une théorie de la connaissance répondant à celle que Fontenelle ébauchait dans les différents *Fragments d'un traité de la raison humaine* et qui reposait, déjà, sur une opposition entre deux domaines de savoir qui sollicitent différemment l'esprit de l'homme : les mathématiques et la physique.

Comme la plupart de ses contemporains, Fontenelle opère une distinction essentielle entre les sciences spéculatives, les Mathématiques, et les sciences de la Nature, la Physique. Contrairement à l'élévation de l'esprit qu'entraînent les sciences spéculatives, le caractère sensible des phénomènes dont s'occupe la Physique peut constituer un obstacle à l'élaboration d'un savoir sûr, car la médiation des sens peut être source d'erreurs. Mais, contrairement à Descartes, dont il s'inspire pourtant ailleurs, sa méfiance du monde sensible ne lui fait pas exclure la possibilité d'un savoir sur la nature. « Toutes les idées sont [donc] prises dans l'expérience ». C'est le titre que Fontenelle donne au premier chapitre de son projet de traité *De la connaissance de l'esprit humain*, dans lequel il explique comment l'utilisation de la raison peut permettre de dépasser les erreurs liées à la perception sensuelle, qui n'est pas comme chez Descartes possible, mais indispensable.

Force est de constater que pour ce qui concerne les principes qui fondent sa théorie de la connaissance, la position de Fontenelle est ici plus proche de celle de Gassendi, ou du moins de celles de son disciple, Bernier, que de celles de Descartes, et s'inscrit dans la ligne des

---

<sup>28</sup> *Digression sur les Anciens et les modernes, op. cit., OC, t. II, p. 427-428. Je souligne.*

préceptes dictés depuis le siècle précédent par Bacon<sup>29</sup>. Ces principes justifient l'existence de la science et légitiment par la même occasion la nature du discours scientifique, dont le rôle est de mettre en place les relations conceptuelles qui permettent de dépasser le stade de la simple perception. Ainsi, le discours qui concerne les sciences de la nature et du vivant repose sur une double exigence épistémologique, l'observation et l'expérience, chacune de ces étapes correspondant à l'établissement d'une série de relations entre les idées particulières, permettant la naissance progressive à des idées universelles, comme autant de degrés dans la construction de la vérité<sup>30</sup>.

Ceci ne signifie pas que les sciences spéculatives soient toujours supérieures aux sciences empiriques, et le scepticisme que Fontenelle exprime devant certains travaux des anatomistes ou des chimistes n'est pas un scepticisme de principe, et l'historien de l'esprit humain garde quand même une confiance certaine dans les progrès à venir, car « il est de l'essence de la vérité d'être féconde »<sup>31</sup>. Le savant doit toujours persévérer dans son travail, accumuler des observations et des expériences, puisque « les vérités que l'on découvre les premières ne sont jamais que de petits ruisseaux qui ont des sources éloignées et fécondes que l'on trouve en remontant toujours »<sup>32</sup>. Certes, en matière de physique, le travail à accomplir est encore certainement plus important que les découvertes qui ont déjà été faites, puisqu'« [i]l n'y a encore rien qui ait été assez examiné, et peut-être rien ne le sera jamais assez [car] [t]out est infini dans la nature »<sup>33</sup>. Mais rien ne semble pouvoir arrêter le travail que les savants peuvent encore accomplir, car Fontenelle ne donne aucune limite temporelle à l'histoire de l'esprit humain. La *Digression sur les Anciens et les Modernes* était claire en ce sens, et Fontenelle détournait volontairement l'image pascalienne de l'histoire de l'humanité assimilée à l'histoire de la vie d'un homme :

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si bon train : mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse ; il sera toujours également capable de choses auxquelles sa jeunesse était propre, et il le sera

---

<sup>29</sup> Voir à ce propos les rapprochements que propose Alain Niderst entre les *Fragments* de Fontenelle, les *Syntagma* de Gassendi et l'*Abrégé* de Bernier, *Fontenelle à la recherche de lui-même*, *op. cit.*, p. 546-550. On peut y lire notamment la traduction du *Syntagma* 181, *Institutio Logica*, Pars Prima, Canon IV : « Toute idée qui est reçue dans notre esprit tire son origine des sens ... Toute idée qui passe par les sens est singulière ; mais c'est l'esprit, qui des idées singulières qui se ressemblent fait les idées générales ... Quand l'esprit a beaucoup d'idées semblables, alors il en fait une générale, et de deux manières : d'une part en additionnant, d'autre part en soustrayant ... en enlevant ou en ne considérant pas les différences qui les distinguent », *Ibid.*, p. 546, note 122.

<sup>30</sup> Voir à ce propos Maria Susana Seguin, « Fontenelle et le genre du mémoire académique », dans *Libertinage et philosophie au XVII<sup>e</sup> siècle* n° 10 – numéro spécial *Science et littérature à l'Âge classique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 255-263.

<sup>31</sup> « Sur le nouveau thermomètre de M. Amontons », *HARS* pour 1703, p. 6.

<sup>32</sup> « Sur des quadratures de superficies cylindriques, qui ont des bases coniques », *HARS* pour 1707, p. 70.

<sup>33</sup> « Sur les yeux de l'homme et de différents animaux », *HARS* pour 1726, p. 21.

toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité ; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres<sup>34</sup>.

Transposé au domaine concret de l'histoire de la vie scientifique que Fontenelle écrit pour l'Académie, l'allégorie devient le principe épistémologique qui semble présider à la logique de l'ensemble des articles, surtout ceux qui concernent la « physique » : les « vues saines [des] bons esprits » s'y ajoutent les unes aux autres pour construire progressivement un savoir de plus en plus sûr, même si la cohérence de ces savoirs n'apparaît pas toujours du premier coup. Le rôle de l'historien est donc fondamental : dénoncer les erreurs, consigner les « vues saines », rappeler constamment les principes qui doivent présider à l'élaboration d'un discours de savoir, en attendant le temps de la synthèse, repoussé à un avenir indéterminé mais non moins certain<sup>35</sup> : comme dans *Du Bonheur*, le secrétaire de l'Académie doit renoncer au plaisir de la gloire pour savourer celui plus modeste d'une satisfaction intérieure.

L'importance accordée au « temps », comme vecteur d'accroissement des savoirs, prouve bien que la théorie de la connaissance qu'expose Fontenelle dans *l'Histoire de l'académie des sciences* s'inscrit dans une logique essentiellement historique. Les difficultés associées aux sciences empiriques, le refus d'un système général de la nature ne s'opposent pas à la possibilité de rassembler les anecdotes et observations des savants comme les pièces d'un tout qui permettront d'élaborer, un jour, un système de la nature. Mais la forme que prend *l'Histoire de l'Académie des sciences* répond parfaitement aux principes sur lesquels Fontenelle fonde la possibilité même du savoir scientifique, notamment en ce qui concerne la physique. De ce point de vue, la nature discursive du savoir sur la Nature semble traduire la rencontre du travail du secrétaire perpétuel avec la pensée gassendiste, pour qui l'entendement humain est essentiellement discursif, et notamment en matière de physique. En effet, chez Gassendi :

Nos concepts ne sont nullement des essences : ils sont œuvre humaine, comme est humaine la pensée qui les forme ; ils ne contiennent rien d'autre que ce que l'expérience et le raisonnement nous ont amenés à y mettre, c'est-à-dire la série plus ou moins déterminée et plus ou moins riche des attributs et des accidents de la chose que nous cherchons à connaître ; comme tels, ils ne représentent jamais qu'une étape dans le processus de la connaissance, et leur contenu est fonction du degré que nous avons atteint dans un progrès indéfini<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> *Op. cit.*, OC, t. II, p. 426.

<sup>35</sup> « Sur le flux et le reflux », *HARS* pour 1710, p. 10.

<sup>36</sup> Olivier Bloch, *La Philosophie de Gassendi, op. cit.*, p. 113-115.

Chez Fontenelle, le discours sur la Nature n'apparaît pas comme une structure se suffisant à elle-même (capable de saisir et d'interpréter pleinement la réalité dont il est question, comme c'est le cas des mathématiques), mais comme une étape nécessaire à l'élaboration des instruments conceptuels permettant l'interprétation de la Nature, but ultime du discours scientifique. La représentation chapitrale devient ainsi une structure analytique indispensable à l'élaboration d'un discours du savoir, et l'observation de la Nature qu'élabore le discours agit alors comme un outil de l'esprit dans son effort d'interprétation<sup>37</sup>.

Plus précisément, le scepticisme fontenellien semble correspondre à ce qu'Isabelle Moreau appelle, en parlant de Gassendi, un « scepticisme académique probabiliste »<sup>38</sup>, autrement dit une attitude qui traduit la conscience des faiblesses de l'entendement humain, mais qui ne refuse pas pour autant la possibilité d'un savoir, qui ne peut se construire que par la multiplication des observations et des expériences ; la science s'inscrit ainsi dans une démarche historique qui en garantit le progrès permanent, et le discours qui en découle, non pas dans le vrai, mais dans le probable. Ou, comme le dit Gassendi lui-même, dans des termes que Fontenelle n'aurait sans doute pas désavoués :

Car l'esprit des derniers venus a toujours des moyens de briller davantage. D'une part en effet ils peuvent savoir tout ce qui a été connu de leurs prédécesseurs ; et d'autre part, s'appuyant sur l'expérience ou sur leur propre raison, ils y peuvent ajouter du nouveau<sup>39</sup>.

Fontenelle inscrit alors nature et discours sur la nature dans une tension dynamique constante qui se confond définitivement avec l'histoire de l'esprit humain, et l'écriture d'un discours du savoir avec l'écriture de cette histoire, celle-là même qu'il est en train d'écrire pour l'Académie des sciences, ouvrant largement les perspectives du progrès des connaissances. Il fait surtout de ce mouvement l'objet d'un plaisir esthétique, mais aussi intellectuel, rompant totalement avec la vision chrétienne, notamment pascalienne, du monde. La dynamique du savoir ainsi présentée ouvre des perspectives cognitives insoupçonnées, inscrites désormais dans une temporalité élargie, « infiniment infinie », comme dirait Fontenelle, et donc dégagée de toute menace apocalyptique. Fontenelle inscrit nature et discours sur la nature dans un mouvement circulaire ascendant, littéralement ravissant. D'une autre manière que Cyrano dans l'épisode du petit peuple, mais un peu comme lui, Fontenelle fait ouvertement ici l'éloge de la *libido sciendi* d'un plaisir qui ne peut s'acquérir que par les

<sup>37</sup> « Sur des apparitions de comètes », *HARS* pour 1702, p. 65.

<sup>38</sup> Isabelle Moreau, « Guérir du sot ». *Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*. Paris, Honoré Champion, 2007, p. 422.

<sup>39</sup> P. Gassendi, *Dissertations en forme de paradoxes contre les aristotéliens (Exercitationes paradoxicae adversus aristoteleos)*, texte établi, traduit et annoté par Bernard Rochot, Paris, J. Vrin, 1959, Liv. I, Diss. 2, art. 13 ; p. 68. Cité par I. Moreau, *op. cit.*, p. 422.

efforts constant d'une pensée métacritique, mais dont les effets sont également démultipliés<sup>40</sup> : plaisir de la Nature (ou de la matière ?), dotée d'une énergie propre, diversifiant éternellement ses formes, lançant perpétuellement de nouveaux défis à l'esprit de l'homme ; plaisir du savant, tentant sans cesse d'appréhender les secrets de la Nature, même s'il sait qu'elle lui échappera toujours un peu (mais cette insatisfaction permanente que le savant cherche malgré tout à contenter, n'est-elle pas aussi une source ou un moteur du plaisir ?). Plaisir du lecteur, attrapé par les détours rhétoriques du texte et capable de comprendre les critères nécessaires à un savoir sinon sûr du moins vraisemblable. Plaisir enfin du philosophe qu'est Fontenelle, exhibant les mécanismes par lesquels l'esprit humain peut se penser en train de penser .... Et qui se sont autre chose que les mécanismes de cette « horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle – même »<sup>41</sup>. Or, c'est précisément dans ce plaisir-là que Fontenelle trouve l'une des sources les plus sûres du bonheur humain : « Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser ; et il faut convenir que cette condition est assez dure », affirme-t-il dans *Du Bonheur*<sup>42</sup>.

Certes, l'entreprise de réhabilitation de la curiosité pour les sciences mise en place par Fontenelle dans les écrits académiques ne saurait se réduire à une simple adhésion à l'épicurisme avec lequel il entretient, comme l'a montré Jean Dagen<sup>43</sup>, une relation complexe. Cette attitude s'explique par un refus général des systèmes qui vaut également pour d'autres courants philosophiques, y compris, nous l'avons vu, le cartésianisme. Mais s'il apparaît qu'on peut trouver plusieurs points de rencontre avec la pensée gassendiste (par le biais de l'œuvre de Bernier, entre autres), Fontenelle se refuse néanmoins à inféoder sa pensée à ce qu'il considère comme des « philosophies dogmatiques » et ne retient de l'épicurisme (comme du cartésianisme) que ce qui résiste à l'exercice stricte de cette même « raison moderne » dont il fait le socle d'une épistémologie historique confortée par le reste de son œuvre.

Mais en même temps, parce qu'il donne au travail scientifique une dimension morale, philosophique et historique, Fontenelle participe à un processus de légitimation non seulement de l'institution royale qu'il incarne par sa fonction, mais surtout de la curiosité naturelle de

---

<sup>40</sup> Cf. Jean-Charles Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVIIIe siècle en France*, Paris, PUF, 1998, p. 244 sq.

<sup>41</sup> Dumarsais, *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE.

<sup>42</sup> *Du Bonheur*, OC., t. III, p. 205. Voir à ce propos l'article de Jean Dagen, « Fontenelle et l'épicurisme », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2003/2, vol. 103, p. 397-414, et en particulier p. 412-413.

<sup>43</sup> Jean Dagen, « Fontenelle et l'épicurisme. », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2/2003 (Vol. 103), p. 397-414

l'homme, d'une curiosité qui est constamment relancée par la difficulté même de son objet, mais dont les potentialités historiques ne peuvent en aucun cas être mises en cause, libérant ainsi l'esprit humain de toute forme d'autorité transcendante. Et, de manière paradoxale (mais est-ce une surprise ?), celui qui, dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, opposait les limites de l'Éloquence et la Poésie aux possibilités infinies de la Physique et des Mathématiques<sup>44</sup>, met tout son talent d'orateur au service de la défense et illustration de la curiosité scientifique.

Maria Susana Seguin  
Université Paul-Valéry Montpellier III  
IHRIM – UMR 5317 ENS de Lyon  
Institut Universitaire de France

---

<sup>44</sup> *Digression sur les Anciens et les Modernes*, *op. cit.*, p. 419.